

## L'échelle

Élisabeth Chlumecky

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chlumecky, É. (2012). L'échelle. *Moebius*, (132), 141–147.

## ÉLISABETH CHLUMECKY

### *L'échelle*

L'occupation de l'arrière-pays tchèque avait commencé. Au crépuscule, le bruit de camions s'emballant dans les collines résonna. Les hommes avaient reçu l'ordre de passer la première nuit chez l'un des leurs. Dans la brume crayeuse, entre les fûts des pins, les phares répandaient une lumière jaunâtre. Une odeur d'essence prenait à la gorge. Des portières claquèrent. Les moteurs grondèrent longtemps.

Le temps était à la neige. Dans les champs, les mottes de boue gelées étaient devenues coupantes comme des morceaux de verre. Depuis peu, les petits animaux cherchaient refuge dans les troncs mousseux et les cavités profondes tapissées de feuilles. Le ciel avait été mouvementé toute la journée. De vastes ombres glissaient sur les champs, les maisons isolées, le versant nord des collines. Vers minuit, le vent changea de direction, dissipa la brume et la température chuta brusquement. Tout devint immobile. La première neige, comme un rappel de l'enfance, se mit à tomber. D'abord clairsemée, ensuite drue et rapide, avec de longues lignes qui striaient l'air obliquement.

Dans le hameau, une fenêtre s'illumina vers trois heures. L'homme avait entendu les vrombissements lointains. Il s'était retourné plusieurs fois dans les couvertures pénétrées d'humidité. Les grandes maisons seraient bientôt réquisitionnées. La vie avec l'occupant commençait. Des étrangers traverseraient les cours, au milieu de *jerrycans*, de caisses métalliques et de camions qui ressemblaient à de gros charançons. Leur visage serait dur et morne, comme celui d'Ésaü levant son bras sur son frère Jacob.

Des rapt de bêtes se produiraient. L'antique plainte animale monterait vers le ciel plombé. Au cours des âges, avaient toujours émergé des hommes dont les harangues haineuses remplissaient les places publiques; les foules étaient gagnées à la cause; les nations basculaient dans le tumulte. Ses paupières se refermèrent de fatigue sur ses yeux secs, mais le sommeil ne venait pas.

En temps d'indigence, les hommes comme lui étaient devenus inutiles. Les occupants jetteraient ses gravures dans les flammes crépitantes. Les feuilles se tordraient, noirciraient, s'embrasaient et retomberaient en cendres. Un grand feu dansait sur le monde. Non, la Beauté ne pouvait plus sauver les hommes. Le temps était venu pour lui de rejoindre les résistants, au-delà des collines. Il pourrait fabriquer des postes émetteurs et encourager les plus jeunes.

Avec les gestes mal assurés de la nuit, il se leva, s'habilla et descendit dans la cuisine, la seule pièce chauffée. Derrière le poêle de fonte qui répandait sa chaleur par à-coups, les chattes s'étaient abîmées dans le monde des rêves. Le chat roux, celui qui était né en août, dormait sur une chaise de paille. Des rayons débordaient de livres, de feuilles, de pointes métalliques et de pots de couleurs.

L'homme prit appui sur la table pour s'asseoir. Des éclaboussures d'encre dessinaient des constellations sépia sur le bois. Au-dessus de sa tête et de ses épaules étroites, une vingtaine de gravures mêlaient, sur le mur, des scènes d'hiver dépouillées et des visages graves. Il ouvrit le livre et le mit dans son giron. Le reflet de la lampe posée sur la table formait un point lumineux dans les lentilles rondes de ses lunettes. Ses lèvres se mirent à murmurer :

*Jacob quitta Berchéba pour se rendre à Haran. Il s'installa pour la nuit, là où le coucher du soleil l'avait surpris. Il choisit une pierre pour la mettre sous sa tête et se coucha à cet endroit. Il fit un rêve: une échelle était dressée sur la terre et son sommet atteignait le ciel.*

Il se vit presser le pas dans les sentiers de Berchéba... La journée avait été longue... Il cherchait en vain une échelle... Le jeune chat sauta sur les pages de vélin et le tira du songe éveillé. Ses mains formèrent une chape et une couronne sur l'animal qui s'étira d'aise. Il le porta à

sa bouche et l'embrassa. Pavel et Anna prendraient soin des bêtes après son départ. Par les jours de grand froid, les animaux se réfugiaient dans leur grange. Comme toujours, le ronronnement ténu le berça et l'apaisa. Il était assis depuis longtemps lorsqu'il sentit un souffle... Quelque chose de vivant bougeait dans la noirceur... Il ouvrit les lourdes tentures de velours qui servaient de contre-fenêtre. Elle reliait le ciel à la terre... La première neige tombait.

La fenêtre de la cuisine découpait un paysage d'hiver. Le banc de bois se dressait à gauche, au premier plan. La noirceur rendait brillante la neige au sol et sur les arbres. Un ruban de neige était posé sur deux branches noueuses, qui allaient d'un côté de la fenêtre à l'autre. Au milieu du jardin, l'échelle blanche était appuyée contre le tilleul. Le jeune fils du voisin l'avait laissée là, après avoir replacé un nid tombé par une nuit de vent.

Une émotion vive noua sa gorge. Le monde était redevenu bon et grand comme par les matins de l'enfance... Il leva les mains à la hauteur de ses yeux et les interrogea. Il saisit une feuille granuleuse sur l'étagère, en respira l'odeur et la posa sur la table. Il se pencha. Quelques minutes s'écoulèrent. Il se redressa, secoua légèrement la tête et remit la feuille à sa place.

Au-dessus des collines, les bandes pâles de l'aube s'allongèrent. Ses pas laissèrent un épi sombre dans la cour. Le pêne grinça. Il coucha l'échelle dans le foin. La bâtisse aux murs épais faisait office de bergerie. Trois chèvres éclairées par une lumière parcimonieuse formèrent cercle autour de lui en pressant leurs cornes rayées et leur barbiche contre sa tête. En février, des *rayons couleur de lune* sortaient de leur corps. Le liquide tiède se changeait en forces pour supporter la faim et le froid. Au siècle dernier, la maison aux plafonds voûtés avait été le cœur d'une métairie prospère. Son père avait souhaité qu'il réhabilite le domaine, mais il avait choisi de s'absorber dans la Beauté. La mésentente s'était installée entre eux. Il avait quitté le hameau et y était revenu quelques années plus tard, après la mort de son père. La poésie et la peinture prenaient le plus clair de son temps. Les paysans s'étaient ri de son «troupeau d'enfant».

Il avait acheté les bêtes pour écouter la musique qui les enveloppait. Musique faite de sonnailles, du ciel immense et de la paix des pâturages. Il appela les bêtes par leurs noms, les caressa, répandit le foin et versa de l'eau dans les seaux. Elles oublieraient bientôt leur ancien pasteur auprès de Pavel. Ses yeux s'embrouillèrent. Il sortit.

Dans le hameau, les arêtes des maisons s'étaient émoussées. Les toits blancs fumaient. Un enfant, quelque part, fredonnait une vieille comptine tchèque en battant des mains. Sa mère l'appela. Les habitants guettaient l'arrivée des camions, cachés derrière les croisées. Les champs enneigés ondulaient jusqu'au pied des collines. Il s'engagea dans le chemin rythmé par des peupliers et disparut dans la forêt qui s'élargissait entre les bras d'eau d'un méandre. Il replaça sur son épaule le petit sac de provisions qu'il avait apporté pour la longue route.

Il voulait se recueillir une dernière fois dans une clairière connue de lui seul. Il y prenait depuis longtemps conseil des arbres et du ciel. Un sentier herbeux, qui semblait se terminer devant la rivière, y menait. En réalité, l'étroite voie se poursuivait sur l'autre rive, cachée par des massifs de sapins. Des chênes surplombaient la clairière. Il y avait creusé, dans un tronc mort, un siège avec une petite tablette.

En prenant place dans le tronc, il sentit quelque chose de mou contre sa main. Une écharpe rouge d'enfant y avait été oubliée. Des gamins avaient joué dans sa clairière intime! Son secret était connu! À son dernier passage, l'endroit s'était transformé en véritable marécage. Les feuilles pourrissaient dans la boue. La pluie et le crachin s'étaient relayés pendant des semaines dans ces hauteurs. Il était revenu transi.

La neige avait renouvelé la clairière en ce matin de décembre. Un vol d'oiseaux allait et venait, s'abattait sur les sapins et s'envolait aussitôt, en soulevant des nuées transparentes. Des cônes blancs coiffaient les grappes des sureaux. Les arbres se disputaient la primauté de la hauteur. Leurs branches enneigées s'évasaient et s'élançaient sur le ciel en légères ondulations, en lignes brisées, attentives aux ordonnances éternelles.

Un silence extraordinaire enveloppait les lieux. *Même si le silence n'avait pas été sur la terre, la neige l'aurait inventé.*

Traces de pas d'oiseaux dans la neige!

Buissons en dormance répandant des nuées de branches!

Jaillissements argentés sur le ciel!

La neige et la toile céleste lui semblèrent, comme jadis, remplies de signes, d'*initiales*, de *strophes*... Les choses, en apparence les plus humbles, révèlent leur vie pleine et leur mystère à ceux qui les contemplent. Les enfants, qui avaient découvert la clairière, avaient été touchés par cette grâce. Il ferait une dernière gravure! L'univers attendait encore les « poètes », les décrypteurs. Comment avait-il pu douter? Les hommes pouvaient encore investir la Beauté. Derrière les nuages lourds de neige, le Soleil montait, invisible, cercle de feu parfaitement rond. Aux confins de l'univers, des myriades d'astres poursuivaient leur trajectoire, plus nombreux que les flocons qui tombaient sur le pays. La joie s'agita en lui semblable à un oiseau qui ouvre ses ailes.

Il retourna sur ses pas. Les roseaux et les feuilles roussies des chênes sifflaient légèrement. Il rabattit les pans de son manteau sur ses genoux, leva son col et traversa la rivière sur les roches vaseuses. Le vrombissement d'un moteur venu d'on ne sait où rompit le silence, suivi du grondement d'un autre moteur. À travers les branchages, on apercevait un groupe de personnes marchant rapidement. Des femmes levaient les mains au ciel.

Devant la demeure, les camions n'avaient pas encore creusé de sillons dans la neige. Le hameau voisin avait été réquisitionné en premier. La cuisine était glaciale. Quand il alluma le feu, un flot doré coula sur son visage et sur les gravures qui ornaient le mur.

Bruit sec. Les oiseaux, qui passaient l'hiver au jardin, fendillaient la glace dans les gouttières. Il prit place sur une chaise basse et monta ses pieds sur les pointes. Ses genoux surélevés formaient un chevalet sur lequel il ajusta la plaque métallique. La pointe sèche tailla une forme courbe, deux traits parallèles, une profusion de lignes tremblées. Avec un rouleau, il appliqua l'encre sépia sur

la plaque et y colla la feuille. Adroitement, il l'introduisit sous une presse de fortune. Il retourna l'image...

Les camions montèrent par le chemin qui traverse le hameau. Quelques minutes plus tard, une main gantée de cuir passa par la porte entrouverte. Des individus en vestes serrées à la taille entrèrent. Ils montèrent plusieurs fois à l'étage, lourdement bottés. L'inventaire des lieux se fit rapidement, dans des éclats de voix et de meubles déplacés. La maison deviendrait leur poste de commandement. Un homme aux cheveux gris et au visage morne se plaignit de la neige et de l'humidité. Aussitôt, l'un des étrangers, un garçon à peine sorti de l'adolescence, activa le feu. Ils aperçurent sur les murs les gravures qui formaient un univers de transparence, d'apesanteur, de paix. Oiseaux sur le sol givré, branches enneigées, chats ramassant sur eux toute la lumière d'un jour d'hiver. Le plus âgé éclata de rire. Ses rires redoublèrent devant les portraits de Jacob, Judith, Job, Élie, représentés sous les traits des habitants de la Moravie. Les visages des personnages étaient travaillés par les plus vieilles interrogations au monde.

Une plainte monta entre les murs de la cour. Ils cinglèrent les pattes des chèvres et les jetèrent dans la benne du camion. L'homme qui avait distribué les ordres sortit. Le jeune étranger était resté seul dans la pièce. Il s'approcha de la table où reposait une gravure à l'encre encore fraîche et à la signature à peine lisible. Il la fixa longuement... À l'avant-plan, un oiseau se dressait sur le banc, sentinelle immobile sous deux branches couvertes de neige. Une échelle blanche touchait le ciel. Le jardin semblait suspendu au bord de l'infini. Les yeux clairs, sous la fine arcade sourcilière, cherchaient un souvenir lointain... Le souvenir d'un matin neigeux de son enfance, quand le monde était encore bon et grand. Il jeta un coup d'œil autour de lui et glissa l'image sous sa veste.

La neige s'intensifia vers la fin de l'après-midi. Elle se posait sur les piquets des clôtures, les brouettes, les maisons, les champs, la forêt, la clairière, les collines. La neige avait pris une couleur mauve au sol. Le graveur allongea le pas pour rejoindre les résistants. Il songeait à l'échelle; il la remettrait au jardin à son retour.

*La neige est un des grands miracles de la terre. C'est même une matière qui doit être plus près de l'essence angélique que de la nature humaine... La neige, c'est le chant secret, très doux où le ciel et la terre se répondent.*(Bohuslav Reynek)

---

## Note

La vie du graveur et poète tchèque Bohuslav Reynek m'a inspiré le personnage de cet artiste solitaire pris de doutes sur le pouvoir de l'Art dans un monde déchiré par des conflits militaires et idéologiques. Le livre fervent de Sylvie Germain, *Un hiver à Petrkov*, a permis aux lecteurs francophones de découvrir cet homme d'exception qui a su rendre, dans son œuvre graphique et poétique, les humbles prodiges de l'hiver. Reynek a aussi représenté des personnages bibliques et littéraires, sous les traits d'habitants de son hameau, Petrkov, situé dans les hauteurs tchéco-moraves. Il est considéré comme un peintre et un poète majeur du XX<sup>e</sup> siècle. Homme aux talents multiples, Reynek a aussi été un traducteur émérite. Il a traduit en tchèque des œuvres de La Fontaine, Hugo, Verlaine, Tristan Corbière, Bernanos, Giono et Valéry. On lui doit, entre autres, la traduction du *Cimetière marin*.

Le manoir ancestral de Reynek a été deux fois réquisitionné, d'abord par les nazis en 1944, et ensuite par les communistes qui le convertirent en kolkhoze. Sous le régime communiste, Bohuslav Reynek, sa femme et ses deux fils y cohabiteront avec des ouvriers agricoles. L'artiste y poursuivra jusqu'aux années soixante-dix son œuvre littéraire et graphique, en marge des modes et des idéologies de son temps. Loin des « clameurs » de son siècle, il a écouté le chant éternel et mystérieux du monde et en a redit l'émouvante beauté. Sa femme, la poétesse Suzanne Renaud, a encore aujourd'hui des admirateurs en France et en République tchèque.

Devant ma table de travail, une pointe sèche de Reynek, achetée par Internet irradie... La neige, un oiseau sur un banc, l'échelle contre l'arbre, les branches enneigées, invitent à la « hauteur » et à rester attentifs à la beauté du monde. Elle a été ma source d'inspiration.

Les passages en italique sont tirés de la Genèse et des poèmes de Bohuslav Reynek.